

Terra nostra ou l'histoire ré-imaginée

François Ricard

Volume 22, numéro 1 (127), janvier–février 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29845ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1980). *Terra nostra* ou l'histoire ré-imaginée. *Liberté*, 22(1), 100–106.

Lire en traduction

FRANÇOIS RICARD

« Terra nostra » ou l'histoire ré-imaginée

Ringuet (que nous finirons bien par redécouvrir) songeait parfois à ce qu'aurait été la France, donc à ce que nous serions aujourd'hui si, au lieu de les refouler au-delà des Pyrénées, Charles Martel avait été défait par les Musulmans à Poitiers. De même, il pensait — lui qui le premier, ici, se préoccupa de ces questions — à ce qui serait advenu si, au lieu d'être avalés par les Espagnols et autres conquérants d'Europe, les Précolombiens eussent pu repousser l'envahisseur et que leur civilisation n'eût pas été raturée de la manière qu'elle l'a été.

S'arrêter un seul instant à ces impossibles possibilités, c'est sans doute trahir effrontément le principe de réalité et déplaire fort aux esprits positifs, c'est, littéralement, *perdre son temps*, mais quelle inépuisable matière de rêve ! Le conditionnel passé, quel vertige ! Inutile, certes, mais combien fascinante cette folie de la pensée qui, tout à coup, se met à prendre des libertés avec ce qui représente probablement le contraire même de la liberté et sa limite infranchissable : la nécessité historique, laquelle pèse plus lourd encore que les lois dites naturelles, car celles-ci ont beau être tout aussi implacables, elles paraissent néanmoins assez aisément supportables, l'arbitraire, dans la nature, se laissant voir beaucoup moins clairement que dans l'histoire. Nous avons l'habitude

— c'est même la plus commune activité de notre pensée — de rêver l'avenir, de modeler par l'imagination ou par le calcul *ce qui sera*, croyant — naïvement peut-être — que le temps qui vient peut nous appartenir. Mais le passé, lui, est toujours irrémédiable, fermé à notre volonté, interdit à nos désirs. Quel que soit l'appel qu'on lui adresse, le passé *ne répond pas*.

Mais qu'arriverait-il si, tout à coup, il répondait ?...

Il arriverait ce qui arrive dans le dernier ouvrage de Carlos Fuentes⁽¹⁾, un roman monumental, débordant, intempérant, dirais-je, huit cent trente pages de texte serré, sans blancs, une coulée ininterrompue d'images, de hauts faits, de paroles — et cependant un roman *tronqué*, en un sens, incomplet, inachevé, mais c'est parce qu'il est inachevable, ce qu'il construit n'étant rien de moins que le Monde tel qu'il aurait pu être. Aucun livre, on le sait, ne dira jamais la Réalité. Aucun récit ne racontera jamais — intégralement — ce qui a été. Encore moins, par conséquent, *ce qui n'a pas été*. Dès le départ, tout récit est donc voué à demeurer partiel, et encore plus le récit qui, s'écartant de l'aire tout de même relativement restreinte du « réel », voudrait couvrir celle — proprement infinie — du Possible.

Et pourtant, le récit ne cesse de se multiplier. Et pour tant, Fuentes écrit *Terra nostra*.

Que signifie ce titre ? Tout d'abord, il désigne l'Espagne. Plus précisément, l'Espagne de Philippe II, qui est à toutes fins pratiques le personnage central du roman, celui à travers la conscience agrandie de qui tout se réfracte et dans le destin de qui tout se répercute. Roman historique, donc ? Oui, en un sens, car ce qui est raconté correspond par maints aspects à une « vérité » historique assez facilement reconnaissable : Philippe, après une jeunesse dominée par l'influence paternelle et un règne marqué par les persécutions contre les étrangers, juifs, maures et hérétiques, Philippe, époux d'une princesse britannique, consacre la fin de sa vie à l'érection d'un

(1) Carlos Fuentes, *Terra nostra*, traduit de l'espagnol par Céline Zins, Paris, Gallimard, 1979, collection « Du monde entier », 834 pages ; l'édition originale est de 1975.

vaste palais-monastère où seront transportées les dépouilles de ses aïeux et où lui-même attendra la mort dans l'austérité et le souvenir, contemplant pour son édification le *Jardin des délices* de Jérôme Bosch (acquis en effet par Philippe II), peintre flamand appartenant à la secte des Adamites que les armées espagnoles avaient exterminée. Tout cela — sauf peut-être le détail sur Bosch, que contestent maints spécialistes — tout cela est rigoureusement « historique ». Comme le sont également plusieurs autres traits attribués au Roi ou certains faits présentés comme ayant eu lieu sous son règne, mais qui en réalité appartiennent à la personne ou au règne des prédécesseurs ou des successeurs de Philippe II.

Ces distorsions, qui consistent à attribuer à un personnage ce qui fut historiquement le fait d'un autre, sont, dirait-on, un procédé habituel de ce genre un peu bâtarde qu'on appelle roman historique. Certes. Sauf qu'ici la distorsion est non seulement poussée beaucoup plus loin, mais elle constitue en quelque sorte le propos *central* du roman. En effet, contrairement à ce qui se passe dans le roman historique ordinaire, qui ne se permet de telles « erreurs » ou de telles « synthèses » que pour augmenter l'impression de « véracité » historique, la distorsion vise ici, littéralement, à présenter une *autre histoire*, à refaire différemment l'histoire qui a effectivement eu lieu. Ainsi — et le lecteur doit rester attentif pour bien saisir ces « écarts » — le roman ignore totalement Charles-Quint, et fait de Philippe II le fils (et non le petit-fils) de Philippe I le Beau et de Jeanne la Folle ; il attribue à l'épouse anglaise de Philippe II (qui fut en réalité Marie Tudor) le nom que portèrent en fait la mère et la fille du souverain : Isabelle ; de même, il rend contemporains de la construction de l'Escorial et du *Panteon de los Reyes* (1563-1584), de la victoire de Lépante (1571) et de la défaite de l'Invincible Armada (1585), non seulement la mort de Philippe II (1598), mais aussi des événements ayant *réellement* eu lieu, mais avant son règne, sous Ferdinand d'Aragon (la déchéance de Christophe Colomb) et Charles-Quint (la prise de Mexico par Cortes), ou après son règne, sous Philippe III et Philippe IV (publication du *Don Quichotte* ; révoltes intérieures contre les politiques de centralisation ; influence grandissante des

conseillers tout-puissants, représentés dans le roman par le personnage de Guzman, le Grand-Veneur).

Toutefois, s'il veut percevoir ces entorses à la vérité chronologique, le lecteur, comme je disais, doit demeurer très attentif (attention qui fait du reste partie de son plaisir) ; car cette dimension historique s'oppose, dans le roman, à toute une autre dimension, nettement surréaliste celle-là, en regard de laquelle ces distorsions peuvent très bien passer inaperçues, tant elles ne sont rien comparées à certains éléments carrément invraisemblables auxquels elles sont sans cesse entremêlées. A l'intrigue espagnole proprement dite s'ajoutent en effet — et de plus en plus à mesure que l'oeuvre progresse — d'autres intrigues dont le côté extraordinaire est on ne peut plus marqué : ainsi, la transformation de Paris — du Paris de l'an 2000 — en capitale d'une étrange religion millénariste, l'apparition — à divers moments de l'histoire — d'une lignée de personnages jumeaux doués d'ubiquité et marqués de signes physiques mystérieux (croix de chair au dos et sixième orteil à chaque pied), les nombreux phénomènes de métempsychose et de voyance, bref, l'intervention — dans le monde de Philippe II — de toute une série parallèle d'événements proprement fantastiques, qui ne sont peut-être pas la partie la plus réussie de l'oeuvre, mais qui en font bien voir, cependant, le propos essentiel : l'élaboration, en marge de l'histoire « réelle » de l'Espagne de la Renaissance, d'une autre histoire, possible quoique rêvée, qui s'assimile des pans entiers de l'histoire réelle mais en reformulant celle-ci d'une manière toute différente. Et ce n'est d'ailleurs pas la moindre des fascinations qu'exerce ce livre, que d'y voir un écrivain mexicain, donc américain, s'appropriier ainsi, s'annexer en quelque sorte, quitte à la transformer profondément, l'histoire et la culture espagnoles, donc européennes. Il y a là, pour chacun de nous, une leçon extrêmement précieuse⁽²⁾.

Mais cette appropriation, cette vaste vision de l'Espagne, se fait toujours d'un point de vue avant tout mexicain. Car

(2) Il faut lire, de Carlos Fuentes, l'article-témoignage intitulé « Littérature d'urgence », dans le numéro spécial du *Magazine littéraire* sur les écrivains d'Amérique latine (No 151-152, septembre 1979).

la TERRA NOSTRA, c'est aussi le Mexique. Un des personnages, nommé le Pérégrin, raconte longuement à Philippe son voyage plus ou moins miraculeux vers le Nouveau-Monde et l'espèce d'initiation mystique qu'il y a subie au contact de la société et de la culture mexicaines. Là encore, c'est de l'histoire ré-imaginée : cette découverte de l'Amérique, dont maints éléments sont directement empruntés aux récits des voyageurs européens du quinzième ou du seizième siècle, diffère cependant radicalement de la réalité historique, dans la mesure où le Découvreur, loin d'interpréter en termes européens et donc de nier la civilisation précolombienne, se laisse au contraire instruire et métamorphoser par elle. C'est, en un mot, l'anti-colonisation, le récit du choc culturel émerveillé qui n'a pas eu lieu entre l'Europe et l'Amérique, mais qui aurait pu néanmoins, dans d'autres conditions, avoir bel et bien lieu.

Ce récit fascinant occupe toute la partie centrale du roman, qui en compte trois. Si je dis que celui-ci est écrit de bout en bout d'un point de vue mexicain, c'est que, en vérité, il ne raconte l'histoire « ré-imaginée » de l'Espagne que pour ré-imaginer, en fait, l'histoire du Mexique, ou plutôt celle de la découverte du Mexique et de ses conséquences sur la civilisation occidentale. La première partie du roman — intitulée « Le vieux monde » — se déroule toute en Espagne : une Espagne hautaine, sûre de soi (n'est-elle pas alors au faite de sa gloire ?) et toute repliée sur son désir d'unicité et d'immobilité, désir représenté par Philippe II qui fuit le monde et se voudrait le dernier de sa lignée. Aux yeux de cette Espagne, l'ordre du monde est solide et fixé une fois pour toutes. C'est alors, dans la seconde partie intitulée « Le nouveau monde », que Pérégrin raconte sa découverte de l'Amérique, dont le caractère essentiel est de représenter le contraire symétrique de cette Espagne drapée dans sa bonne conscience, et ce à tous points de vue : au désir d'unité s'oppose chez les Mexicains le sentiment de la diversité universelle, à la vision immobiliste du temps et de la Nature (éléatique, si l'on veut) s'oppose une vision de mouvance et de changement perpétuel (éphésienne), à la peur de l'inconnu la faim de l'inconnu, à la négation des différences leur affir-

mation passionnée, à l'exaltation de la pureté du sang celle du métissage infini, etc. En somme, cette Amérique est le double exact, mais inversé, de l'Espagne de Philippe, et vice versa. Chacune représente, dirait-on, le « refoulé » de l'autre, tout ce que l'autre rejette pour se définir, et par conséquent sa chance de régénération, puisque toute régénération passe par l'assimilation, par l'absorption en soi du contraire de soi. C'est là, du reste, le grand axe idéologique du roman, sa loi essentielle, sa constante secrète mais souvent explicite : de l'un naît le deux qui le nie, mais du deux l'un renaît dans le trois, la véritable unité vivante étant le résultat de la fusion des contraires, de leur confrontation, de leur échange réciproque et de leur rehaussement dans l'harmonie triangulaire.

C'est pourquoi la troisième et dernière partie du roman s'intitule « L'autre monde ». Mais c'est un titre ironique. Le récit de Pérégrin, dont Philippe est l'auditeur, représentait en effet la découverte, par l'Espagne immobile, d'une réalité tout autre pour elle, mouvante et nombreuse, c'est-à-dire exactement à l'image de ce contre quoi cette Espagne s'était si farouchement édifiée (notamment en chassant hors de son sein tous les étrangers, de moeurs, de race, de religion), l'Alhambra par opposition à l'Escurial. Mais cette Espagne est maintenant en décadence, son exclusivisme séculaire la rend de plus en plus anémique, comme en témoigne l'humeur mortuaire de Philippe. Une seule chance lui reste donc, et c'est de s'ouvrir, de laisser subvertir cette définition étriquée qu'elle s'est donnée d'elle-même par ce que représente le récit de Pérégrin, bref, de consentir à l'Amérique. Or c'est justement ce qui ne se produira pas. Loin d'accueillir le « nouveau monde » et de faire place ainsi à la constitution d'un « autre monde » fondé sur l'interpénétration de l'Europe et du Mexique, loin de courir la chance de sa propre résurrection par le consentement à cette Amérique si différente, l'Espagne de Philippe se raidit contre la découverte, la nie à toutes fins pratiques et refuse de se transformer. Au lieu de dépasser la dualité des deux mondes par la constitution d'une trinité supérieure, d'un AUTRE monde, elle s'accrochera à elle-même et tentera de nier cette dualité et de revenir, de demeurer

plutôt dans sa propre unité par la destruction de son contraire. D'où ce qui effectivement eut lieu : l'écrasement de l'Amérique précolombienne (Cortes) et le dépérissement de l'Espagne. Philippe, à la fin, meurt dans son Escorial intouché pendant que ses lieutenants ravagent le palais de Motecuma.

La TERRA NOSTRA, c'est donc, d'abord, l'Espagne. Puis c'est le Mexique. Ça aurait pu être, finalement, la terre vraiment « nôtre », celle d'un authentique *nous*, ouvert, harmonieux, né du rassemblement, de la fusion des deux « nous » d'abord exclusifs. Mais c'est le contraire qui advient : TERRA NOSTRA demeure ainsi l'analogue du MARE NOSTRUM latin (d'où cette insertion, vers la fin du roman, d'un récit qui a pour héros l'empereur Tibère et pour thème son refus de l'altérité chrétienne), c'est-à-dire le nom d'un monde clos, négateur de toute étrangeté, fixe, jaloux de ses frontières et ennemi de tout ce qui ne lui ressemble pas, incapable de concevoir et encore moins de réaliser son propre élargissement par le renoncement à son unicité qu'il croit immuable et éternelle, bref, un monde impérialiste, mais voué à la mort prochaine. Telle demeure donc l'Espagne de Philippe, fautive d'accueillir en elle-même, en une nouvelle identité qui aurait été plus qu'elle-même puisqu'elle aurait intégré sa propre différence avec celle de l'autre, le message venu d'outre-mer.

Cette conclusion est l'aspect le plus frappant du roman. Celui-ci, comme je l'ai dit, a été une sorte de tentative pour refaire l'histoire, pour « donner une chance à ce qui n'eut jamais la possibilité de s'exprimer en son temps » (p. 820), en un mot pour permettre au possible historique de supplanter au moins momentanément l'histoire et à une autre logique de se dérouler en lieu et place de celle qui effectivement se déroula. Or cette autre logique, voilà qu'elle aboutit aux mêmes résultats que la première, et le possible au même échec que le réel. La « ré-imagination » du passé n'a pas changé le passé ; celui-ci n'a *répondu* que pour, à nouveau, refuser de répondre.

Et qu'est-ce qui me retient alors de demander ; me trompé-je aussi quand je crois que l'avenir, lui, me répondra ?